

ANNE-MARIE  
DESPLAT-DUC

LES  
COLOMBES  
DU  
*Roi-Soleil*

GABRIELLE  
DEMOISELLE D'HONNEUR



Retrouve toutes les aventures  
de tes héroïnes préférées



LOUISE  
LE SECRET  
DE LOUISE



CHARLOTTE  
CHARLOTTE  
LA REBELLE



HORTENSE  
LA PROMESSE  
D'HORTENSE



ISABEAU  
LE RÊVE  
D'ISABEAU



ÉLÉONORE  
ÉLÉONORE  
ET L'ALCHIMISTE



HENRIETTE  
UN CORSAIRE  
NOMMÉ HENRIETTE



GERTRUDE  
GERTRUDE ET LE  
NOUVEAU MONDE



ADÉLAÏDE  
ADÉLAÏDE  
ET LE PRINCE NOIR



OLYMPE  
OLYMPE  
COMÉDIENNE



JEANNE  
JEANNE,  
PARFUMEUR DU ROI



VICTOIRE  
VICTOIRE ET LA  
PRINCESSE DE SAVOIE



LES  
COLOMBES  
DU  
*Roi-Soleil*

élevées aux portes de Versailles,  
rêvent d'amour et de liberté.

Fuyant une existence morose, Gabrielle de Mormand a placé beaucoup d'espoir dans son arrivée à Saint-Cyr. Mais la vie y est si austère qu'elle rêve de s'en échapper. À la cour, son frère a une vie trépidante. Son entrée au service de Marie-Louise de Savoie, fiancée du roi d'Espagne, permettra-t-elle à Gabrielle d'être enfin libre ?





LES  
COLOMBES  
DU  
*Roi-Soleil*



ANNE-MARIE DESPLAT-DUC

LES  
COLOMBES  
DU  
*Roi-Soleil*

GABRIELLE, DEMOISELLE D'HONNEUR

Flammarion jeunesse

© Éditions Flammarion, 2013  
© Flammarion pour la présente édition, 2016  
87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris cedex 13  
ISBN : 978-2-0813-7422-5



## CHAPITRE

# 1



## GABRIELLE

Je me nomme Gabrielle de Mormand.  
Je suis née à Pézenas, dans la province du Languedoc, au mois de mai 1681.

J'ai, de mon enfance, peu de souvenirs gais. Il me reste l'impression d'une ambiance lourde de silences pesants et de disputes violentes.

La bâtisse où j'habitais avec mes parents et mon frère, Gilles, était vaste et sombre. Les volets étaient constamment clos, non seulement en été pour éviter au soleil de réchauffer les pièces, mais en hiver aussi. Ma mère m'avait expliqué que la lumière lui faisait mal aux yeux. Et il est vrai qu'elle avait souvent les yeux rouges.

Maman était douce et tendre avec moi. Elle me mignotait, me cajolait et jouait avec moi dès que

mon père quittait la maison. Lorsqu'il y demeurait, je ne la voyais point de la journée et je restais dans ma chambre avec ma gouvernante, Mme Bocquet. Je ne l'aimais pas. Elle était vieille, sèche, revêche et sentait mauvais. Elle exigeait que je ne bouge point de mon ployant tandis qu'elle me lisait d'une voix monotone des textes saints qui m'ennuyaient à mourir. Lorsque je tentais une diversion, me levant doucement pour regarder par la fenêtre, elle m'ordonnait :

— Asseyez-vous et écoutez, ou je rapporterai à monsieur votre père que vous êtes indisciplinée.

Je m'asseyais donc, car je craignais fort les colères de mon père.

Je les surprénais, cachée derrière une porte.

— L'affront que vous m'infligez est insupportable ! hurlait-il en s'adressant à ma mère. Jamais je n'aurais dû le tolérer !

— Mais, mon ami... je vous jure que...

— Ne jurez point, vous offensez Dieu !

Ma mère sanglotait.

— Arrêtez vos jérémiades !

Elle pleurait de plus belle.

— Si ce n'était le rang que nous avons à tenir dans cette province, je vous aurais fait enfermer dans un couvent...

Souvent, je n'en pouvais plus et je courais me jeter sur mon lit pour pleurer à mon tour.

Je m'étais confiée à mon frère, Gilles, mon aîné de quatre ans.

— Ah, m'avait-il dit, c'est une affaire bien délicate qui oppose nos parents et j'ai peur qu'il n'y ait jamais de solution.

— Peux-tu me l'expliquer ?

— Tu es trop jeune, ma douce.

— Alors, ils vont continuer à se déchirer de la sorte ?

— Hélas !

J'avais fondu en larmes en bredouillant :

— C'est terrible !

Gilles m'avait bercée et m'avait assuré :

— En tout cas, moi, je serai toujours là pour toi. Parce que quoi qu'on dise, tu es ma petite sœur chérie.

— Et toi, mon grand frère adoré.

Mon père ne m'a jamais battue. Il m'ignorait. Si, par hasard, il pénétrait dans une pièce où je me trouvais, il me disait d'un ton sec :

— Allez dans votre chambre, votre place n'est pas ici !

Ce dédain qu'il affichait en me voyant était difficile à supporter. Je m'en étais ouverte à ma mère, qui m'avait répondu :

— Les hommes n'ont point les mêmes sentiments que les mères pour leurs enfants, il ne faut point lui en vouloir.

— Certes, mais père n'agit pas de la sorte avec Gilles.

— Parce que c'est un garçon. Il assurera la perpétuation de notre nom et saura nous apporter l'honneur et peut-être même la gloire si les espoirs que nous formons pour son éducation sont récompensés.

— Moi aussi, je veux vous faire honneur et vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi.

— Je le sais, mon enfant... mais...

Elle avait soupiré et avait poursuivi :

— ... mais... pour vous, je le crains, la vie ne sera point aisée et... oh, vous imposer cette douleur me ronge. Mais Dieu m'est témoin que je ne suis pas fautive... Si seulement je pouvais en persuader votre père... Je prie chaque jour pour qu'il revienne à de meilleurs sentiments à votre égard... et au mien.

Elle avait fondu en larmes. Je lui avais entouré la taille de mes bras en la suppliant :

— Ne pleurez point, maman, ne pleurez point, je vous aime tant. Moi aussi, je vais prier pour que vous soyez heureuse.

Afin de ne pas augmenter le désarroi de ma chère maman, je lui cachais mon aversion pour Mme Bocquet, mais je l'avais avouée à Nanou, la cuisinière, qui me préparait des brioches aux fruits

confits pour me consoler et qui n'avait pas la langue dans sa poche.

— Cette vieille pie a été engagée par monsieur votre père, m'avait-elle appris. Votre maman aurait certainement préféré une personne moins âgée et plus gaie, mais elle a été obligée d'accepter pour ne pas...

Elle s'était arrêtée pour apostropher le jeune commis en train de trier les légumes :

— Lave-les avec soin ! Hier, j'ai trouvé un limaçon et du sable dans le chaudron !

— Tu disais ? l'avais-je encouragée.

— Ce que je disais ?... oh, rien d'important... mais surtout, il faut que tu sois sage et obéissante pour satisfaire ton papa.

— Je crois que même si j'étais aussi sage que la Vierge Marie, il ne me verrait pas.

Elle avait hoché la tête avant d'ajouter :

— Tiens, goûte-moi ce gâteau... j'ai testé une nouvelle recette rien que pour toi. Personne d'autre n'en mangera...

— Gilles non plus ?

J'admirais l'allure et le courage de mon frère. Il était le chevalier des histoires que me contait ma mère le soir, lorsque mon père n'était point au logis.

— Qu'en penses-tu ? Mérite-t-il d'en avoir un morceau ? m'avait taquinée Nanou.

— Oh, oui !

— Alors, il en aura une grosse part.

Je m'entendais bien avec Gilles. Il aimait à me faire partager ses rêves de gloire.

— Plus tard, je m'engagerai pour servir le roi, et comme j'ai du courage et de la volonté, je prendrai des galons, j'achèterai une charge et, avant d'atteindre mes vingt ans, je vivrai à Versailles à la cour !

— Et moi ?

— Toi, ma douce, je t'appellerai à mon côté, je t'offrirai de belles robes et avec ton joli minois tu épouseras un marquis et tu deviendras dame d'honneur de la reine !

— Pour être acceptée à la cour, il faudra que j'apprenne le français et aussi la bonne manière d'exécuter la révérence.

— Oh, tu n'es point sottre, et avec de bons maîtres, tu deviendras une parfaite demoiselle de qualité.

Chez nous, tout le monde utilisait l'occitan. Ma mère et mon père parlaient français entre eux lorsqu'ils ne voulaient point que l'on comprenne leur conversation. À force de les entendre, j'avais retenu quelques mots que je jouais parfois à prononcer.

Un abbé venait trois fois par semaine donner des leçons de grammaire, d'histoire et de géographie à mon frère. Parfois, l'oreille collée contre la porte, j'essayais d'en saisir des bribes. Mais j'étais sévèrement punie par Mme Bocquet si elle me surprenait.

— Les fillettes n'ont pas à savoir ce genre de choses. Contentez-vous de connaître vos prières et de savoir coudre et broder.

Je supposais que mon père, pour une raison qui m'échappait, ne souhaitait pas que je devienne savante.

Lorsque j'appris mes lettres, je constatai que le prénom de mon frère et le mien commençaient par la même lettre. J'y vis comme un signe divin et j'assurai à Gilles :

— Nous sommes liés pour l'éternité par les deux G de nos prénoms.

Il se prêta à mon jeu et, me saisissant la main, il prononça cette maxime qui reste gravée dans mon cœur :

— G est la septième lettre de l'alphabet. Sept est un nombre sacré, car Dieu a fait l'univers en sept jours. Gilles et Gabrielle, Gabrielle et Gilles pour toujours ensemble sous la protection de Dieu.

Cette sorte de serment m'a souvent aidée dans les moments difficiles.

Les disputes entre mes parents étaient continues.

Lorsque mon père partait plusieurs jours pour ses affaires, je suppliais les cieux pour qu'il ne revienne jamais. Quand il n'était point à la maison, il arrivait à ma mère de chantonner avec moi. Nous sortions en calèche nous promener. Gilles m'apprenait à monter à cheval, nous jouions à cache-tampon, à colin-maillard.

Les volets du salon s'ouvraient, nous respirions mieux et nous riions pour des broutilles. Parfois même nous nous rendions à Montpellier<sup>1</sup> pour y acheter des gants parfumés, des rubans ou du tissu.

— Il ne faudra rien dire à votre père de nos escapades, me conseillait ma mère.

— Oh, soyez sans crainte, je suis trop contente de partager ce petit secret avec vous, et puis, de toutes les façons, père ne m'adresse jamais la parole.

Mère avait soupiré :

— Ah, il est bien dur avec vous, ma chère enfant, alors que vous êtes si gentille.

— Je fais tout mon possible pour le satisfaire sans y parvenir et cela me rend triste.

— Il ne le faut pas. Ce n'est point vous qui êtes la cause de son indifférence, mais moi seule. Alors,

1. Lire *Jeanne, parfumeur du roi*.



je vous en prie, continuez à vous bien conduire pour l'amour de moi.

La tristesse avait à nouveau assombri son beau regard ; alors, une fois de plus, je m'étais jetée à son col<sup>1</sup>, je l'avais dévorée de baisers en assurant :

— Jamais je ne vous occasionnerai le moindre tourment, je vous aime trop.

Lorsque nous nous rendions à l'église pour la messe ou les vêpres, mon père et Gilles ne venaient point dans la même calèche que nous et nous n'entrions pas ensemble dans l'édifice. Petite, je trouvais cela normal puisque les hommes s'installaient d'un côté et les femmes, de l'autre. Grandissant, je m'aperçus que la plupart des couples arrivaient en se donnant le bras pour se séparer à l'intérieur. Et puis, ici et là, on murmurait à l'approche de ma mère, on détournait la tête parfois. Quelques dames seulement la saluaient discrètement, mais souvent leurs époux les tiraient vite par le bras.

— Les gens de Pézenas ne sont guère affables avec vous, lui dis-je un dimanche matin.

— Oh, ils ne sont point méchants, ils écoutent seulement les rumeurs... et elles ne sont point à mon avantage.

— Que disent les rumeurs ?

1. Cou.

— Des méchancetés. Le mieux est de les ignorer et de marcher toujours la tête haute. Comme cela.

Elle m'avait pris la main, m'avait soulevé le menton de son index ganté de soie parfumée et nous étions avancées dans l'allée centrale jusqu'aux deux sièges marqués de notre nom par une plaque de cuivre. Gilles, debout à côté de notre père, m'avait adressé un petit souris d'encouragement. Mon père avait gardé les yeux fixés sur le maître-autel.

Notre mère ne paraissait point avoir d'amies, car elle ne recevait jamais de visite à l'exception, une ou deux fois par an, de celle de la princesse des Ursins<sup>1</sup>. Elle entretenait une correspondance avec cette dame, et, lorsqu'elle ouvrait les lettres, notre mère était plus joyeuse :

— Ah, voici des nouvelles de ma chère Marie-Anne, me disait-elle.

— Si elle est votre amie, pourquoi ne vient-elle point plus souvent vous voir ?

— Elle vit en Italie avec son époux, le prince Flavio Orsini, mais à chacun de ses voyages en France, elle s'arrange pour venir me saluer. Nous sommes cousines et nous avons passé notre petite

1. Marie-Anne de La Trémoille (1642-1722) avait épousé en 1675 le prince romain Flavio Orsini de vingt ans son aîné. Elle avait francisé son nom et se faisait appeler princesse des Ursins.

enfance ensemble. Même si nous ne nous voyons pas souvent, des liens forts nous unissent.

— J'aimerais moi aussi avoir une amie.

Ma mère s'était troublée, puis avait ajouté :

— Gilles et moi ne vous suffisons pas ?

M'étant aperçue de son mal-être, j'avais menti pour ne point la peiner :

— Oh, si, bien sûr.

Lorsque la princesse annonçait son arrivée, la maison revivait : les domestiques redoublaient d'ardeur pour que tout soit propre, rangé, les tentures renouvelées, les fleurs des vases fraîches. Nanou s'affairait en cuisine, revisitait ses recettes pour régaler cette grande dame.

Mme Bocquet m'autorisait à porter la robe du dimanche, coiffait joliment mes cheveux blonds et y entrelaçait même un ruban.

— Il ne faut point que vous donniez l'impression d'être une pauvre, m'expliquait-elle.

Cette fois-là, j'avais choisi un ruban bleu, ma couleur préférée parce que maman m'avait dit un jour :

— Le bleu vous sied à ravir, il fait ressortir la blancheur de votre teint et il est en parfaite harmonie avec vos yeux.

Mon père accueillit la princesse sur le pas de la porte, lui baisa la main en prononçant quelques

courtoisies. Je me tenais sagement derrière ma mère.

Après avoir salué mes parents, elle s'adressa à moi avec chaleur :

— Quelle jolie demoiselle elle devient, cette petite Gabrielle !

— En effet, lâcha mon père.

Il était si avare de gentillesse à mon égard qu'il me parut que c'était le plus beau des compliments.

Il s'éclipsa ensuite sous un quelconque prétexte. La princesse et ma mère s'enfermèrent dans le salon pour bavarder. Maman m'invita à demeurer quelques instants avec elles.

Je dévorais la princesse du regard. Ses vêtements de belle soie étaient agrémentés de plusieurs bijoux, ses cheveux savamment coiffés étaient retenus par des poinçons d'or et de diamants et son parfum capiteux m'enivrait.

Elle s'enquit de mes progrès et s'étonna que l'on ne me donnât point des leçons de musique et de danse.

— C'est la moindre des choses si tu veux lui trouver un parti convenable, reprocha-t-elle à ma mère.

— Ah, mon amie, tu sais bien dans quelles difficultés je me débats...

— Ton époux ne change donc point d'attitude malgré tous tes efforts ?

— Las...

La princesse serra le bras de ma mère pour la réconforter et lui assura :

— Je vais m'occuper de cette petite demoiselle... Je n'ai point eu d'enfant et j'ai beaucoup d'affection pour Gabrielle et Gilles.

— Justement, as-tu des nouvelles pour l'établissement de Gilles ?

— L'affaire est en bonne voie. Tu seras contente.

En demoiselle bien éduquée, je ne participais pas à la conversation. Assise sur un ployant, je me contentais d'admirer cette princesse qui me faisait rêver. J'imaginai sa vie dans de somptueux palais italiens, les bals, les divertissements auxquels elle était invitée.

Après quelques minutes de banals échanges, ma mère se leva et me dit :

— Nous avons à parler de sujets fort ennuyeux, je vous propose d'aller dans votre chambre ou dans le jardin. Vous serez appelée lorsque le chocolat sera servi.

À chaque visite, c'était à peu près le même cérémonial. Après une petite révérence à la princesse, je partis rejoindre Mme Bocquet qui m'attendait

derrière la porte. J'en vins même à penser qu'elle écoutait les conversations.

La princesse ne restait guère plus d'une journée ou deux et je le regrettais, car le temps qu'elle passait avec nous était des plus agréables.

## CHAPITRE

# 2



## GABRIELLE

L'année de mes sept ans, ma mère reçut une lettre. C'était un après-dîner d'automne. J'étais assise sur un ployant dans sa chambre et elle m'enseignait un point de broderie que je ne parvenais pas à bien réussir. Je cassais ou embrouillais mon fil constamment sans que jamais elle ne perde patience.

Elle se leva du fauteuil où elle était assise le dos à la cheminée, décacheta le pli, le parcourut rapidement et s'écria, le rose aux joues :

— La princesse a tenu parole. Grâce à son entremise, Gilles va entrer dans la célèbre école des pages de Versailles !

Cette nouvelle me foudroya et je demeurai figée, l'aiguille en suspens. Au bout d'une éternité de secondes, je réussis à bredouiller :

— Gilles va partir ?

— Oui. Son avenir est enfin assuré. Je me suis tant inquiétée pour lui... Votre père, votre grand-père se sont ruinés pour servir leur roi et nous ne pouvions offrir à Gilles ni une charge ni un régiment. Entrer dans les ordres, pour l'aîné d'une famille, c'est perdre à jamais l'espoir d'assurer une descendance... Ces tracasseries m'ont coûté de nombreuses nuits sans sommeil... Et voilà que... Votre père sera si heureux !

La lettre à la main, elle quitta sa chambre dans un tourbillon de jupe et jupons. Jamais, je n'avais vu ma mère aussi joyeuse. Je lui en voulus. Elle ne s'apercevait pas de la peine que me causait le départ prochain de Gilles, et, au lieu de me reconforter, elle laissait éclater sa joie. Je chiffonnai avec rage le tissu que je brodais, l'abandonnai à même le sol et courus me réfugier dans ma chambre.

Ainsi, j'allais me retrouver seule entre les murs de cette maison. Avec qui partagerais-je mes jeux, mes rires, mes moments de tristesse, mes promenades, mes confidences, mes rêves ? Gilles était mon unique compagnon. Sans lui, l'existence me serait intolérable.

Alors que j'avais prévu de pleurer tout mon saoul, Mme Bocquet, occupée à ranger du linge dans l'un des coffres de ma garde-robe, m'apostropha :



— Holà, Gabrielle, vous avez la mine bien chagrine.

— C'est que Gilles va me quitter et...

— Vous quitter ? se moqua-t-elle. Vous attendiez-vous à ce qu'il passe toute son existence à jouer avec vous ? Il mérite mieux.

Sa pique sécha immédiatement les larmes qui me montaient aux yeux. Cette dame ne m'aimait point pour je ne sais quelle obscure raison et je me refusais à lui donner des armes pour qu'elle se gausse de ma faiblesse. Je me raidis et je repris :

— Certes. Il sera bientôt page du roi et moi je deviendrai demoiselle d'honneur de la reine.

— Il vous faudra beaucoup prier pour que vos vœux s'accomplissent, car il est à parier que vous entrerez plutôt dans un couvent, à moins que, comme moi, vous ne deveniez gouvernante dans une modeste famille de notre province.

— Jamais ! m'exclamai-je.

Mme Bocquet pinça les lèvres et siffla entre ses dents :

— Orgueilleuse !

Bientôt, mon père et Gilles revinrent de la chasse, fourbus et crottés. Je guettais mon frère derrière une tenture pour être la première à lui annoncer la nouvelle.

— Ce maudit cerf nous a échappé ! grogna mon père en se laissant tomber sur un coffre tandis qu'un valet se précipitait pour lui ôter ses bottes.

— Vous n'êtes point en cause, il a sauté si agilement au-dessus du fossé que les chiens n'ont rien pu faire, et, le temps de contourner l'obstacle, l'animal était loin.

— Si nous avions été plus nombreux, il... Attention ! Gustave, vous me tordez la cheville !

— Je vous demande bien pardon, monsieur, s'excusa le valet avant de poursuivre : Madame vous attend dans sa chambre.

— Que se passe-t-il encore ? grommela mon père.

D'une main habile, il remit de l'ordre dans sa chevelure malmenée par la chevauchée. Afin d'économiser les perruques, il ne les portait pas à la chasse, et être élégant pour son épouse était bien le dernier de ses soucis. (C'est la phrase que j'avais entendu prononcer un jour par Nanou, la cuisinière.) Il gravit les escaliers d'un pas nerveux.

— Pstt ! Gilles ! fis-je pour attirer l'attention de mon frère.

— Que fais-tu là, petite sœur ?

— Je... je t'attendais.

Les larmes menaçaient à nouveau d'envahir mes paupières. Je serrai les poings et je poursuivis :

— Maman a reçu un courrier de la princesse des Ursins. Elle a obtenu, pour toi, une place de page.

— Non, ce n'est pas vrai ? s'écria-t-il joyeusement.

— C'est ce qu'elle va annoncer à papa.

— Oh, je vais les rejoindre et partager avec eux cette bonne nouvelle.

— Et moi ?

— Quoi, toi ?

— Que vais-je devenir sans toi ?

— Mais... tu vas continuer à grandir bien sagement et... et...

Visiblement à court d'idées, il s'interrompit et lança :

— Je dois y aller !

Les larmes que j'avais réussi à contenir roulèrent sur mes joues tandis qu'il grimpait quatre à quatre les degrés conduisant à l'étage. Ainsi, il allait m'abandonner sans l'ombre d'un remords. Son ingratitude me dévasta. Jamais plus je ne me lierais d'amitié avec personne puisque même mon frère si tendrement chéri me trahissait.

Je le suivis discrètement et, comme personne ne prenait ma peine en compte, je me vengeai en épiant leur conversation, l'oreille collée contre la porte de la chambre de notre mère.

— Pour nos titres de noblesse, il n’y a aucun souci, ils remontent bien à l’année 1550, condition requise pour être admissible à l’école des pages de la Petite Écurie<sup>1</sup>, pérorait mon père, et la princesse n’a pas eu à mentir. Nous ne lui devons rien.

— Mais, mon ami, il y a des centaines de damoiseaux remplissant ces conditions. Les places sont rares et très recherchées, et sans l’intervention de mon amie, Gilles n’aurait probablement jamais été reçu, plaidait ma mère.

Mon père qui marchait de long en large dans la pièce, si j’en jugeais par le bruit de ses pas, grommela quelques mots que je ne saisis point. Ma mère soupira.

— Lui octroyer six cents livres de rente annuelle pour ses menus plaisirs, comme l’exige le règlement, sera une lourde charge pour nous, reprit mon père.

— Certes, mais c’est une telle opportunité pour lui ! À la fin de ses classes, il obtiendra un brevet d’officier qui lui procurera gloire et considération.

— Je sais tout cela ! Mais je vais encore devoir rogner sur notre train de vie pour lui verser cette somme... Et combien m’avez-vous dit que coûtait le costume nécessaire à sa fonction ?

1. L’école des pages sous les ordres du premier écuyer est située dans les bâtiments de la Petite Écurie face au château.

— Quinze cents livres !

— Quinze cents livres ! C'est impensable... J'ai ouï-dire que l'on pouvait en racheter aux pages qui, ayant terminé leur formation, étaient devenus officiers.

— Quelle honte ce serait pour lui et pour nous de l'obliger à porter une tenue usagée ! Je préfère vendre quelques-uns de mes bijoux pour que Gilles arbore un costume neuf.

— N'y songez pas, mère, s'interposa mon frère, ce n'est pas à l'usure de mon habit que l'on mesurera mon mérite, mais à ma vaillance et à mon application. Et je vous promets bien que le nom de Mormand sera honoré même si mes bas sont troués.

— Ah, Gilles, s'exclama ma mère, vous avez une grande âme !

— Je suis fier de vous, mon fils ! ajouta mon père.

Et il me sembla qu'il lui donnait l'accolade avant de poursuivre :

— N'ayez point de crainte, votre installation se passera au mieux. Quand le départ est-il prévu ?

— La princesse m'annonce dans son courrier qu'une place est vacante à compter du 25 de ce mois et qu'il est préférable de se présenter au Premier écuyer le plus tôt possible. Elle a fait le siège de ce grand personnage avec beaucoup de zèle,

mais d'autres agissent de même, et si Gilles tarde à se montrer, ce monsieur risque de céder aux chants d'autres sirènes.

— Soit. Je vais immédiatement donner des ordres pour faire préparer les chevaux et les malles. Nous partirons demain. Je vous accompagnerai jusqu'à Lyon. J'y ai une importante affaire à régler.

Mon père allait sortir. Je me reculai vite puis, saisissant mes jupons à deux mains, je dévalai les degrés, ouvris la porte et courus jusqu'à la tonnelle supportant les rameaux de vigne aux feuilles roussies. Là, je m'effondrai sur le banc de pierre et, sans témoin, je laissai couler mes larmes.

Ainsi, dès le lendemain, j'allais me retrouver seule.

Si encore j'avais pu doucement me préparer à cette séparation... Mais ce brusque départ m'arrachait le cœur. J'espérais que ma mère ou Gilles, inquiets de ne pas me voir dans ma chambre, partiraient à ma recherche, qu'ils me prendraient dans leurs bras pour me reconforter et qu'à force de cajoleries ils me donneraient le sentiment de n'être point aussi délaissée que je le pensais. Il n'en fut rien. Je demurerai de longues heures ou peut-être de longues minutes à sangloter. C'est la fraîcheur du soir qui me contraignit à rentrer. Je montai alors dans ma chambre. Je grelottais et je me plaignis d'avoir mal à la tête et d'avoir les membres rompus.

Mme Bocquet m'aida à me dévêtir et délaça mon corset, puis, après m'avoir passé une chemise propre, elle me conseilla de me mettre au lit. Je m'exécutai sans rechigner, car c'était le plan que j'avais élaboré. Je ne descendis point pour le souper et, lorsque j'entendis les pas de ma mère sur le plancher et ceux de Mme Bocquet qui revenait de la cuisine où elle était allée me chercher un bouillon chaud, je feignis de dormir.

— Pourvu que ce ne soit pas une fièvre tierce... s'inquiéta ma mère. Si elle ne va pas mieux demain, j'enverrai quérir le médecin.

Le lendemain, je fus réveillée tôt. On s'affairait dans la cour. Les chevaux hennissaient. C'était souvent le cas lorsque mon père partait le matin pour ses occupations. Cela troublait rarement mon sommeil. Mais cette fois, il s'agissait de Gilles. Je m'assis sur ma couche et je suivis ainsi tous les préparatifs de son départ. Les larmes coulaient sur mes joues, mon estomac était serré et j'avais du mal à respirer. Il allait venir me dire adieu. Je l'espérais de tout mon cœur... et en même temps, je le redoutais. Je tremblais d'angoisse et de désespoir. La sueur perlait dans mon cou et j'avais les membres glacés. Une quinte de toux me secoua. Je me répétais en boucle :

— Gilles et Gabrielle, Gabrielle et Gilles pour toujours ensemble sous la protection de Dieu.

Mme Bocquet entra dans ma chambre, releva mes oreillers. J'accentuai ma toux, et pour faire bonne mesure, lorsque je reprenais mon souffle, je râlais, les yeux au plafond. Elle sortit vite de la pièce et revint bientôt, ma mère en robe de chambre sur les talons.

— J'ai ouï-dire que plusieurs enfants du village étaient atteints d'amygdalite aiguë, souffla ma mère, c'est fort douloureux et l'issue n'est pas toujours favorable...

Gilles, déjà en tenue de voyage, la cape relevée sur les épaules, le chapeau à la main, parut sur le seuil. Je l'aperçus en entrouvrant les yeux, que je refermai aussitôt comme si j'étais épuisée et prête à défaillir. Je voulais que ma déchéance l'inquiète, qu'il quitte la maison en craignant de ne jamais me revoir vivante... En fait, je ne savais trop ce que j'attendais de cette comédie, mais j'y étais si engagée que je ne pouvais à présent me désister, me lever et m'exclamer :

— C'était une farce pour savoir combien vous m'aimez !

— N'entrez pas ! lui cria ma mère, Gabrielle est peut-être contagieuse et il ne servirait à rien que vous contractiez la maladie au moment où l'avenir s'éclaire enfin pour vous.



J'aurais voulu qu'il bravât l'interdiction, qu'il se jetât dans mes bras en pleurant de me laisser en si mauvaise posture. Il recula vite et disparut avant que j'aie eu le temps d'ébaucher un geste d'au revoir.



## ALINE BUREAU

Aline Bureau est née à Orléans. Elle a étudié le graphisme à l'école Estienne puis la gravure aux Arts Décoratif à Paris. C'est dans l'illustration qu'elle s'est lancée en travaillant d'abord pour la presse et la publicité, puis pour l'édition jeunesse. Elle est l'illustratrice de la série *Les Colombes du Roi-Soleil* d'Anne-Marie Desplat-Duc.